

2002 Toronto International Film Festival Grandeurs et misères d'un événement équivoque

Élie Castiel

Number 222, November–December 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48436ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2002). 2002 Toronto International Film Festival : grandeurs et misères d'un événement équivoque. *Séquences*, (222), 32–33.

2002 Toronto International Film Festival



The Magdalene Sisters

Grandeurs et misères d'un événement équivoque

Nous n'étions à Toronto que de passage, à peine deux jours et demi. Et étant donné que les conditions de visionnement accordés à la presse sont tout simplement ridicules, il nous a fallu jongler avec l'horaire afin de voir les produits les plus intéressants. Nous n'avons pu assister à certaines représentations publiques que par pur miracle. Les accrédités composent deux catégories de *privilegiés* : les journalistes et les gens de l'industrie. Ces deux groupes ont leur propre festival, mais ils sont si nombreux à porter un *badge*, qu'il n'est pas surprenant qu'on leur refuse l'accès aux salles qui très rapidement affichent complet. Pour le journaliste soucieux de bien faire son travail, cette situation s'avère catastrophique, d'autant plus que certaines personnes de l'industrie occupent une place qu'ils n'auront conservée que quelques minutes. Car pour eux, quelques minutes en

effet suffisent pour décider si tel ou tel film devra être acheté ou pas. Les organisateurs du festival ont entendu les récriminations d'une horde de journalistes en colère. Il paraîtrait que l'an prochain, certains changements vont devoir s'imposer. Ceci dit, malgré nos frustrations et notre tempérament irascible, il a suffi d'assister à un film qui nous élève l'âme pour que nous nous sentions mieux dans notre peau.

Ce fut le cas, entre autres, de l'essai poétique **A World of Love** (Un monde d'amore) de l'italien Aurelio Grimaldi. Se basant sur les expériences pré-cinématographiques du célèbre cinéaste Pier Paolo Pasolini, Grimaldi a tourné un film en noir et blanc d'une élégante sophistication. Son Pasolini est un penseur, un homme libre qui assume ses désirs non pas par provocation, mais en suivant ses instincts. Ces instincts sont les catalyseurs de son œuvre lit-

téraire et, comme nous le verrons plus tard, son cinéma. Entre la caméra de Grimaldi et le personnage principal une espèce de complémentarité, un envoûtement intellectuel qui se traduit par des séquences d'une extraordinaire séduction.

Dans le domaine du sérieux, **The Magdalene Sisters** (Grande-Bretagne/Irlande) présente toutes les caractéristiques du drame social, mais avec tant d'énergie dans la mise en scène, d'une émouvante simplicité, qu'il n'en devient que plus éclatant. Pour raconter les déboires de trois jeunes femmes forcées par la société puritaine qui les entoure de sacrifier leur jeunesse en demeurant, contre leur gré, pensionnaires dans un couvent catholique dans l'Irlande rurale de 1964, Peter Mullan a choisi d'éviter les effets chocs, préférant accorder à ces victimes du *bien* de raconter leur souffrance par des gestes, des crispations et surtout par leur silence éloquent.

Le désir, la perte d'un être qu'on a aimé, la mémoire, l'attrait du sexe, ce sont là des thèmes que le mexicain Jaime Humberto Hermosillo aborde dans son film le plus personnel, **Exxxorcisms** (Exxxorcismos). En l'espace de deux plans séquences d'une extraordinaire beauté plastique, le cinéaste a construit une œuvre sur le rapport au corps qui, par ses étranges convulsions, devient un film politique d'une sensualité magnétique. Si l'aspect visuel peut sembler éprouvant pour certains spectateurs, c'est beaucoup plus pour la sincérité de la réflexion que par ce qu'elle suscite.

L'Iran était cette année au rendez-vous avec deux films aussi révélateurs l'un que l'autre. Tout d'abord **The Exam** (Emtehan) de Nasser Refaie. Une cour de lycée sert de toile de fond à la critique sociale d'un pays qui n'a pas encore atteint sa maturité quant à la façon dont ses représentants mâles entretiennent des rapports avec les femmes. Ici, les hommes sont des êtres qui cachent leurs faiblesses en exhibant un machisme d'une insoutenable agressivité. Mais Refaie adopte le ton de la comédie sociale, ce qui rend le propos plus endurant. Car derrière toutes ces jeunes femmes qui ne désirent que passer leur examen, se cachent des histoires d'amour et de haine, de révolte et de résignation.

Le ton est plus grave dans **Women's Prison** (Zendan-e Zanan) de Manijeh Hekmat. Dans une prison iranienne pour femmes, nous assistons aux combats et aux amères déceptions de quelques détenues. En posant son regard sur les rapports entre certaines d'entre elles et la geôlière, le film assume son caractère dramatique avec beaucoup plus de conviction. Dans le paysage du cinéma iranien, **Women's Prison** marque le début d'un genre qui ne fait que l'enrichir en lui imposant des codes narratifs autrefois à peine envisagés.

Avec **The Other Side of the Bed** (El otro lado de la cama), l'espagnol Emilio Martínez-Lázaro déçoit. Surtout parce que ce qui aurait pu se transformer en une extraordinaire critique sociale se transforme tout d'un coup en un comédie de mœurs qui ne se

penche que sur l'aspect frivole et séduisant de la chose. Cette chose, c'est le sexe auquel tous les protagonistes semblent vouer une admiration hors du commun.

Ne serait-ce que pour la première séquence (dont on ne vous révélera pas la teneur) que **Femme Fatale** vaut le déplacement. Cela se passe à Cannes pendant le festival du film. On ne vous en dit pas plus. Sauf que Brian De Palma a construit un film d'une brillante virtuosité où les codes narratifs du genre (le drame policier) sont totalement remis en question, au profit d'une mise en scène à la fois énervante et sensuelle.

De la trilogie sur les apparences du Belge Lucas Belvaux, nous n'avons vu que deux segments, **Un couple épatant** et **Après la vie**, deux films au ton diamétralement opposé mais qui se complètent par ce mouvement spatio-temporel qu'on appelle le *hasard*. Le premier est une comédie, le second un film policier qui prend des allures de drame intime. Entre les deux, une force qui pousse les personnages à aller au-delà de leur peurs et de leurs convictions.

C'est donc le cinéma qui, par sa force, nous aura fait oublier les circonstances malencontreuses qui ont temporairement gâché notre plaisir. La prochaine fois, il faudra s'équiper de patience et de vigilance. Et surtout, être beaucoup mieux préparé.

Élie Castiel

Femme Fatale

